

La belle reprise du Gstaad Menuhin Festival

La manifestation helvétique créée en 1957 par le grand violoniste renoue avec le succès et le public

REPORTAGE

GSTAAD (SUISSE) - envoyée spéciale

Le vert comme s'il en pleuvait, une explosion de prairies et de forêts, de chalets en bois ponctués de volets et de balcons couler pomme, olive, sapin ou céladon : s'il existe un seul endroit sur la planète où le réchauffement climatique ne saute pas encore aux yeux, c'est bien dans le magnifique Saanenland, qui vit le grand Yehudi Menuhin (1916-1999) poser sa boîte à violon et fonder, en 1957, le festival d'été qui porte toujours son nom. Comme partout, le Covid a fait son œuvre. « Pour ne pas disparaître en 2020, nous avons maintenu une édition très resserrée en version numérique, puis repris en 2021, avec une jauge réduite de 50 % », explique Christoph Müller, directeur de la manifestation depuis 2002. C'est dire si les sept semaines de festival reconquises cette saison symbolisent l'espoir.

Intitulée « Vienne: Beethoven Delayed », en hommage au compositeur allemand, dont l'édition 2020 n'a pu honorer le 250^e anniversaire de la naissance, cette 66^e édition, consacrée à Vienne (après Paris en 2019), imaginait la pandémie jugulée. Mais la septième vague a eu raison de la monumentale *Missa solemnis*, prévue en ouverture. Trop de musiciens positifs au SARS-CoV-2 parmi les choristes du RIAS Kammerchor de Berlin et les instrumentistes du Freiburger Barockorchester. Réduction des effectifs et nouvel exil beethovenien. C'est la rare *Missa in tempore belli*, de Haydn, suivie du *Requiem*, de Mozart, qui ont finalement résonné, le 15 juillet, dans la belle église de Saanen, sous la direction du chef baroque René Jacobs.

Aura philanthrope

Un concert magnifique, d'une puissance d'évocation d'autant plus émouvante que la « Messe pour un temps de guerre », également baptisée « Paukenmesse » en raison des timbales qui rythment ses élans guerriers, a été écrite par Haydn en 1796, alors que la première campagne d'Italie du général Bonaparte faisait craindre aux troupes autrichiennes l'invasion de Vienne. La beauté de chaque pupitre choral, d'une homogénéité et d'une précision sans égales, l'excellence de l'orchestre sur instruments d'époque, l'incandescente sobriété du maestro,

Le « Requiem » de Mozart résonnera comme l'évocation d'un monde post-apocalyptique

qui dirige assis, mais déclenche d'un regard salves patriotiques et profond recueillement, tout cela galvanise et saisit au point de couper le souffle. A l'instar de ces points d'orgue poussés à des limites de la rupture apoplectique.

Pris dans un sentiment d'urgence vitale, le *Requiem* de Mozart résonnera comme l'évocation d'un monde post-apocalyptique, hommage douloureux aux victimes de la guerre. L'œuvre inachevée, complétée à l'époque par le fidèle Süßmayr, est ici donnée dans sa mouture la plus récente. Après les dernières révisions des musicologues Franz Beyer (1981), Richard Maender (1986) et Robert Levin (1995), le compositeur français Pierre-Henri Dutron, sollicité par René Jacobs, a proposé une nouvelle version, gravée par le chef belge en 2016, et parue chez Harmonia Mundi l'année suivante.

Tendue comme un arc dans une déferlante de tempos plus rapides qu'à l'accoutumée, cette « messe des morts » témoignera des mêmes qualités de rigueur, de virtuosité et d'engagement de la part des interprètes. Tout au plus pourra-t-on déplorer un quatuor de solistes légèrement en retrait, la mezzo Sophie Harmsen et le té-

nor Maximilian Schmitt, il est vrai nettement moins sollicités, se révélant plus convaincants que leurs homologues norvégiens. Si la soprano Brigitte Christensen, malgré un beau médium, accuse de récurrentes faiblesses dans l'aigu, l'émission trop rugueuse de la basse Johannes Weiser, passable dans le *Tuba mirum* mozartien, s'avérera rétrograde dans l'épique *Qui tollis peccata mundi* haydnien.

Grandes phalanges

En résonance avec le message humanitaire musical et l'aura philanthrope de Yehudi Menuhin, les recettes de billetterie du concert (ainsi que les dons individuels) seront reversées à l'aide d'urgence en Ukraine, grâce à l'association SOS Villages d'enfants-Suisse, partenaire du festival depuis 2019. Gstaad n'a pas attendu, et c'est heureux, la récente élection de la Confédération helvétique comme membre non permanent du Conseil de sécurité de l'ONU pour 2023 et 2024, avant de s'impliquer dans le conflit ukrainien (un engagement freiné par les polémiques nationales autour de la traditionnelle neutralité suisse).

Le soleil est déjà haut, le lendemain, lorsque la petite chapelle

de Gstaad ouvre ses portes au premier concert de la série « Matinée des jeunes étoiles ». Au piano, Giorgi Gigashvili, Géorgien de 21 ans (né à Tbilissi, le 12 novembre 2000), auréolé d'un prix spécial Hortense-Anda Bührle, obtenu au Concours Géza-Anda en 2021, désormais élève de Nelson Goerner à la Haute Ecole de musique de Genève. Un artiste singulier, dont la densité de jeu et la maturité impressionnent. Qu'il fouaille les entrailles beethoveniennes des *Variations Eroica*, transformées en parcours initiatique, ou qu'il marque la folle jeunesse de la *Sonate* op. 11 de Schumann (œuvre de conquête amoureuse pour la main de Clara Wieck) du sceau tragique qui imprègnera peu à peu la vie et l'œuvre du compositeur allemand.

La jeunesse a toujours été choyée à Gstaad, où Yehudi Menuhin a créé, en 1977, l'International Menuhin Music Academy. Mais Christoph Müller s'en est fait le véritable ambassadeur. Après avoir lancé, en 2009, une première académie vocale (toujours animée, en 2022, par Silvana Bazzoni Bartoli, la mère et professeure de la cantatrice Cecilia Bartoli), il a donné, trois ans plus tard, droit de cité au piano (première

Le festival a déjà atteint, voire dépassé, son niveau de fréquentation de 2019, conciliant tous les publics

édition avec Sir Andras Schiff en 2012, toujours en poste), puis aux cordes avec la Gstaad String Academy, en 2013. Avant d'imaginer un événement unique en Europe, une académie de chefs d'orchestre, couplée avec une compétition, d'abord sous la férule du maestro estonien Neeme Järvi, auquel a succédé en 2017 le Néerlandais Jaap van Zweden.

Violoncelliste de formation et musicien d'orchestre, Christoph Müller a privilégié, dès le début de sa mandature, les grandes phalanges symphoniques. Premier signal fort dès 2003, avec la venue du London Symphony Orchestra. « En 2010, nous avons créé le Gstaad Festival Orchestra, avec des musiciens professionnels suisses – Zurich, Berne, Bâle, Genève – et allemands, explique le directeur ar-

tistique de 51 ans. Durant une semaine, ils sont à la disposition de dix jeunes baguettes, dont trois femmes cette année, le lauréat du concours final se voyant octroyer une tournée avec chacun des orchestres participants. »

Fort de soixante-cinq concerts estivaux (pour un budget de 8 millions d'euros), le plus ancien des grands festivals helvétiques, après Lucerne, a déjà atteint, voire dépassé, son niveau de fréquentation de 2019, conciliant tous les publics, des agriculteurs locaux aux mélomanes pèlerins de Berlin, New York, Paris ou Londres, en passant par les ultrariches en villégiature dans leurs luxueux chalets. Une équation entre grand répertoire et programmation ludique (musique des Alpes, valse viennoise), orchestre de jeunes, d'amateurs et de stars (le ténor Jonas Kaufmann dans *Fidelio*, de Beethoven, devant les 1800 spectateurs de la Tente du festival), gage de réussite et de pérennité, ces deux mamelles de la Suisse. ■

MARIE-AUDE ROUX

Gstaad Menuhin Festival (Suisse). Jusqu'au 3 septembre. [Gstaadmenuhinfestival.ch](https://gstaadmenuhinfestival.ch) Concerts en streaming sur [Gstaadigitalfestival.ch](https://gstaadigitalfestival.ch)



Concert d'ouverture dirigé par René Jacobs, au Gstaad Menuhin Festival (Suisse), le 15 juillet. RAPHAËL FAUX

